

Jim Thompson  
Le démon  
dans ma peau





**Jim Thompson**

---

**Le démon dans ma peau**

*Traduit de l'anglais  
par F. -M. Watkins*

Gallimard

Jim Thompson – encore un écrivain que le monde littéraire américain semble avoir condamné à un très injuste purgatoire – né dans l'Oklahoma. Collégien, puis étudiant, il a ensuite travaillé dans les puits de pétrole, a été cuisinier et garçon d'hôtel. Très vite attiré par l'écriture, il devient bientôt journaliste, entre autres au *New York Daily News*. Il se met à écrire des nouvelles, puis des romans, et devient, dans les années cinquante, scénariste pour la télévision et pour le cinéma.

C'est un humoriste féroce, ultranoir et, à sa manière apparemment brutale bien qu'au fond très subtile, mystérieuse et déroutante, une sorte de métaphysicien du désespoir.

Miné – lui aussi – par l'alcool, ses dernières années furent difficiles, et il est mort en 1977 en Californie.

Parmi ses ouvrages les plus connus traduits en français : *Cent mètres de silence* (1950), *Le lien conjugal* (1959), *Éliminatoires* (1965), *1275 âmes* (1966), *M. Zéro* (1966), *Le démon dans ma peau* (1966), *Des cliques et des cloaques* (1967), *Un chouette petit* (1968), *Deuil dans le coton* (1970).

Ont été adaptés à l'écran, entre autres : *Le lien conjugal* (sous le titre *Guet-apens*) par Sam Peckinpah, *1275 âmes* (sous le titre *Coup de torchon*) par Bertrand Tavernier, *Le démon dans ma peau* par Burt Kennedy, *Des cliques et des cloaques* (sous le titre *Séduction noire*) par Alain Corneau.

J'avais fini ma tarte et j'en étais à mon deuxième café quand je l'ai repéré. Le train de marchandises était arrivé quelques minutes auparavant, c'est-à-dire à minuit, comme d'habitude. Planté tout au bord de la vitrine du bistrot, côté gare, le gars lorgnait dans la salle, la main en visière pour se protéger les yeux que la lumière faisait clignoter. Il a vu que je le guettais et son visage s'est aussitôt replongé dans l'ombre. Mais je savais qu'il était toujours là. Je me doutais bien qu'il m'attendait. Les cloches me prennent toujours pour un cave facile à couillonner.

J'allumai un cigare et me laissai glisser de mon tabouret. La serveuse, une petite nouvelle de Dallas, me détaillait pendant que je boutonnais ma veste. Soudain, elle s'est écriée :

— Sans blague, vous n'avez même pas de revolver !

À l'entendre, on aurait cru qu'elle m'annonçait une grande nouvelle.

Je lui ai souri.

— Pas de revolver, pas de goudin, rien de tout ça. À quoi ça me servirait ?

— Mais vous êtes flic... C'est-à-dire, shérif adjoint ! Et si un bandit vous tirait dessus ?

— Nous n'avons guère de bandits, ici, à Central City, vous savez. D'abord, les gens c'est toujours des gens, pas vrai ? Même s'ils se trouvent un tantinet détournés du droit chemin... Si on leur fait pas de mal, ils vous font pas de mal. Ils écoutent la voix de la raison.

Elle secouait la tête, tout épatée, les yeux pleins d'un respect craintif. Je me suis dirigé vers la caisse, face à la sortie. Le patron n'a pas voulu de mon argent. Il l'a repoussé vers moi ; avec deux cigares, par-dessus le marché ! Il m'a même encore remercié de m'être occupé de son fils.

— Ce n'est plus du tout le même gamin, à présent, Lou, me dit-il. (Il bredouillait en attachant tous les mots ensemble, à la façon des étrangers.) Il reste à la maison le soir ; à l'école, ça marche bien. Il n'arrête pas de parler de vous, de dire quel chic type c'est, l'adjoint Lou Ford...

— J'ai rien fait, allons ! J'ai juste causé un peu avec lui. Je me suis intéressé à lui, quoi ! N'importe qui aurait pu en faire autant.

Il a protesté :

— Non. Il n'y a que vous pour être capable de ça. Comme vous êtes bon, vous rendez les autres pareils à vous.

Il était tout prêt à terminer l'émission avec ça, mais pas moi. J'ai posé le coude sur le comptoir, j'ai croisé un pied derrière l'autre et j'ai tiré une longue bouffée de mon cigare. J'aimais bien ce bonhomme, comme j'aime la plupart des gens, d'ailleurs, mais il était trop bien dans son genre pour que je le lâche comme ça. Poli, intelligent et tout... Ces gars-là, pour moi, c'est un vrai régal ! Malgré tout, de rien, voici ce que je me suis mis à lui débiter, de ma voix la plus traînante :

— Bon. Eh bien, vous voulez que je vous dise ? Dans mon idée, on ne tire de la vie que ce qu'on peut. Parfaitement !

— Hum ! a-t-il fait, avec un brin d'impatience. Je trouve que vous avez raison, Lou.

— J'y pensais justement l'autre jour, Max ; je pensais à un truc. Et puis brusquement, il m'est venu une sacrée bonne idée. Ça m'est tombé comme ça sur le caillou sans crier gare : l'homme est en germe dans l'enfant... Parfaitement ! L'homme est en germe dans l'enfant, moi, je vous le dis !

Son sourire devenait plutôt crispé. J'entendais craquer ses souliers, tellement il se tortillait sur sa place, au comble de l'impatience. S'il y a au monde quelque chose de pire qu'un casse-pieds, c'est un casse-pieds sentencieux, amateur de banalités. Mais comment peut-on envoyer sur les roses un brave type, gentil comme tout, qui vous donnerait sa chemise pour peu qu'on la lui demande ?

— M'est avis, repris-je, que j'aurais bien dû être professeur ou quelque chose comme ça... Même en dormant, je ne peux pas m'empêcher de résoudre des problèmes... Tenez, par exemple, cette vague

de chaleur qu'on a subie, il y a quinze jours, trois semaines... Des tas de gens croient que c'est à cause des calories dégagées par le soleil qu'on a si chaud. Mais ce n'est pas ça du tout, Max. Ce n'est pas cause de la chaleur mais à cause de l'humidité. Je parie que vous ne saviez pas ça, hein ?

Il s'est alors raclé la gorge et a vaguement marmonné qu'on avait besoin de lui à la cuisine. J'ai fait semblant de ne pas avoir entendu.

— Tenez, à propos du temps ; encore un détail curieux. Tout le monde en parle, du temps ; mais personne ne lève le petit doigt pour le faire changer... Vous ne trouvez pas ça drôle, vous ? Mais peut-être que ça vaut mieux. Après la pluie, le beau temps, pas vrai ? Et puis, s'il n'y avait jamais eu de pluie, on n'aurait pas d'arcs-en-ciel non plus, hein ?

— Lou...

— Bon... Eh bien, faudrait que j'y aille, probable. J'ai pas mal à faire, pas d'erreur, et j'ai pas envie d'être obligé de cavalier. Hâte-toi lentement... Ça, c'est bien vrai. Moi, j'y regarde toujours deux fois avant de sauter...

J'en remettais un peu, mais je ne pouvais pas me retenir. Assommer les gens de cette façon-là, c'est presque aussi agréable que de l'autre, la vraie. Celle que je m'étais donné tant de mal à essayer d'oublier. J'y étais même presque arrivé ; mais il a failli que je fasse la connaissance de cette sacrée fille...

Je pensais justement à elle, en sortant dans la nuit fraîche du Texas. Mais le loquedu était là, qui m'attendait...

Central City a été fondée en 1870, mais ce n'est devenu réellement une ville qu'il y a dix ou douze ans. Au début, on expédiait de ce bled des tas de bestiaux et un peu de coton ; et Chester Conway, qui est natif d'ici, en fit le siège social de la Conway Construction C°. Mais ce n'était encore guère plus qu'un carrefour sur une route du Texas. Survint alors le boom du pétrole et, du jour au lendemain, un peu de chose près, la population a fait un bond à quarante-huit mille habitants.

Or, le village était plus ou moins niché dans un creux de vallée, au milieu d'une quantité de collines. Il n'y avait pas assez de place pour les nouveaux venus qui se sont répandus dans tous les azimuts, avec leurs maisons et leurs boutiques. À présent, ils se trouvent tous éparpillés sur près d'un tiers du canton. Ce n'est pas exceptionnel, dans un pays à pétrole ; on voit beaucoup de patelinats comme le nôtre, par chez nous. Ils n'ont pas de véritable police municipale, rien qu'un flic ou deux. C'est le bureau du shérif qui fait respecter la loi, tant dans la ville proprement dite qu'à la campagne dans le reste du canton.

On s'en tire assez bien, sauf erreur. Mais de temps en temps, il y en a qui abusent ; on se trouve dépassés par les événements ; alors on donne un bon coup de balai. C'est pendant le coup de balai d'il y a trois mois que j'étais tombé sur cette fille.

— Une dénommée Joyce Lakeland, m'avait dit Bob Maples, le vieux shérif. Elle habite à sept ou huit kilomètres, au bout de Derrick Road, juste après la ferme du père Branch. Elle a une jolie petite bicoque par là-haut, derrière un bouquet d'acacias.

— Je crois connaître le coin. Une professionnelle du racolage, Bob ?

— Ma foi, probable, mais ce qui est sûr, c'est qu'elle fait ça discrètement. Elle se garde bien d'exagérer et de se faire sauter par des journaliers ou des vachers. S'il n'y avait pas toute cette bande de clergymen qui me cassent les burnes avec ça, je lui ficherais une paix royale, moi !

Je me demandai s'il en croquait, et puis je me dis que non. Bob Marples n'était peut-être pas un aigle, mais il était honnête. J'ai voulu savoir :

— Bon, mais comment je vais l'attaquer, cette Joyce Lakeland ? Je lui dis d'y aller mollo un moment ou bien de mettre carrément les bouts ?

Le shérif s'est gratté la tête, le front plissé.

— Ma foi, je ne sais pas, Lou. Je crois... Écoute, t'as qu'à y aller, et tu la verras, tu décideras toi-même. Je sais que tu seras tout doux, aimable et plaisant comme tu sais l'être. Et je sais aussi que tu peux être ferme s'il le faut. Alors, vas-y donc ! Vois un peu l'effet qu'elle te fait. Moi, je t'appuierai de toute façon.

Il était dans les dix heures du matin quand j'arrivai chez la bonne femme. J'entrai ma voiture dans la cour et lui fis faire demi-tour pour pouvoir repartir facilement. La plaque officielle du bureau du shérif ne se voyait donc pas ; mais je ne l'avais pas fait exprès. Ça devait se passer comme ça, faut croire.

Je suis monté sur le perron, l'air dégagé, j'ai frappé à la porte et j'ai reculé d'un pas, en ôtant mon grand chapeau de cow-boy, à la Stetson.

À vrai dire, j'étais plutôt dans mes petits souliers. Je ne savais pas trop ce que j'allais lui raconter. On est un tantinet vieux-jeu, dans notre coin, et nos manières ne sont pas tout à fait les mêmes qu'à l'Est ou le Middle West. Chez nous, on dit : « Oui, madame » et « Non, madame » à tout ce qu'on porte jupon ; tout ce qui est blanc de peau, naturellement. Chez nous, si on chope un type en train de mettre culotte à terre, on s'excuse... quitte, s'il le faut, à lui passer les bracelets par la suite. Chez nous, quand on est un homme, on est aussi un gentilhomme, ou alors on n'est rien du tout. Et, si vous n'êtes rien, alors, à la bonne vôtre !

La porte s'est donc entrebâillée d'un ou deux centimètres. Et puis elle s'est ouverte complètement et j'ai vu la fille plantée devant moi qui me regardait.

— Qu'est-ce que c'est ? a-t-elle demandé d'une voix glaciale.

Elle portait un short de nuit, et un chandail de laine ; ses cheveux châtons étaient tout emmêlés comme une queue de petit mouton, et sa figure sans maquillage était bouffie de sommeil. Mais ces détails n'avaient aucune importance. Pas plus que si je l'avais surprise en train de sortir en rampard d'une bauge à cochons vêtue d'un sac à pommes de terre ! Vous imaginez à quel point elle en avait, ça !

Elle a bâillé sans chercher à s'excuser, et elle a répété son « Qu'est-ce que c'est ? » mais, impossible de parler... Je devais la reluquer bouche bée comme un petit péquenot. Ça se passait, il y a trois mois, n'oubliez pas, et je n'avais pas eu de crise depuis près de quinze ans. Pas depuis l'âge de quatorze ans.

Elle n'était pas grande, guère plus d'un mètre cinquante et quelques, cinquante kilos tout habillé et un peu maigriote au cou et aux chevilles. Mais c'était très bien. Elle me parut formidable. Le bon Dieu avait su coller la chair juste là où il en fallait et où ça ferait le plus d'effet.

Brusquement, elle a éclaté de rire :

— Ah ! Mon Dieu ! Allons, entrez ! D'habitude, je ne fais pas ça le matin d'aussi bonne heure mais...

Elle retenait la porte de toile métallique pour que je puisse passer et m'a fait signe. Je suis entré. Elle a fermé derrière moi, en donnant un tour de clé. J'ai dit :

— Excusez-moi, madame, mais...

— Non, non, ça ne fait rien. Seulement, faut que je boive mon café avant de commencer... Entrez, allez-vous installer dans le fond.

J'ai suivi le petit couloir qui m'a mené à la chambre. J'étais mal à l'aise en l'entendant faire couler de l'eau pour son café. Je m'étais conduit comme un branque. Ça n'allait pas être facile de me montrer énergique avec elle, après un début pareil. Pourtant, quelque chose me disait que ce serait indispensable. Je ne savais pas pourquoi ; je ne le sais toujours pas. Mais, dès le premier instant, j'avais compris. C'était là une petite bonne femme qui obtenait toujours ce qu'elle voulait et se fichait pas mal de ce que ça pourrait lui coûter.

Et puis, merde ! après tout ; ce n'était qu'une impression. Elle s'était conduite tout à fait comme il faut ; sans compter qu'elle avait une petite maison discrète et tout. Je résolus de fermer les yeux, de lui fiche la paix, pour le moment du moins. Pourquoi pas ? Et puis, par hasard, mes yeux sont tombés sur la glace de la coiffeuse, et j'ai vu tout de suite que ce serait impossible. Le tiroir de la coiffeuse était entrouvert, et la glace légèrement inclinée. Et moi, je sais faire la différence entre la tapineuse quelconque et celle qui possède un pétard.

J'ai donc sorti l'outil du tiroir – un automatique 32 – juste au moment où elle rappliquait avec son café sur un plateau. Ses yeux ont jeté des éclairs ; elle a posé bruyamment le plateau sur une table en criant :

— Hé ! dites donc, qu'est-ce que vous faites avec ça ?

J'ai ouvert ma veste et je lui ai montré mon insigne.

— Bureau du shérif, madame. C'est à moi de vous demander ça.

Elle n'a pas répondu. Elle a simplement pris son sac sur la commode, l'a ouvert et en a tiré un permis. Il avait été établi à Fort Worth, mais ça la mettait en règle. Ces trucs-là sont généralement valables d'une ville à l'autre.

— Alors, ça va comme ça, flicard ?

— Oui, je crois, mademoiselle. Mais je m'appelle Ford. Pas flicard !

Je l'ai alors gratifiée de mon plus beau sourire, mais elle ne me l'a pas rendu. Mon instinct



m'avait pas trompé. Une minute avant, elle avait été toute prête à se mettre sur le dos, et ça n'aurait peut-être rien changé que je n'aie pas un rond. Maintenant, elle était prête pour tout autre chose et fichait pas mal que je sois un flic ou le bon Dieu en personne!

Je me demandais comment elle avait fait pour vivre si longtemps. Elle s'était mise à se payer ma tête.

— Doux Jésus! Je tombe sur un des plus chouettes gars que j'aie jamais vus, et voilà que c'est un sale flic qui vient fouiner par là! Alors ce sera combien, hein? Je ne monte pas avec les flics, moi!

Je me suis senti rougir jusqu'aux oreilles.

— Madame, ce n'est pas très poli, ça. J'étais simplement venu pour faire un brin de causette.

— Bougre de sale con! Je te demande combien tu veux!

— Puisque vous le prenez sur ce ton, je vais vous répondre. Je veux qu'avant le coucher du soleil vous ayez quitté Central City. Si je vous chope encore ici une fois la nuit tombée, moi, je vous coffe pour prostitution!

Je me suis flanqué mon chapeau sur la tête et j'ai pris la direction de la porte. Elle s'est plantée devant moi, pour me barrer le passage.

— Espèce de saloperie vivante! Vous...

— Ne me traitez pas comme ça, madame; ne dites pas ça!

— Comme je veux, que je vous traite! Et je vais recommencer! Vous n'êtes qu'un fumier, un ordure, un sale maquereau!

J'ai voulu l'écartier. Il fallait que je me tire de là. Je savais ce qui arriverait si je ne filais pas, et je savais que je ne pouvais pas me le permettre. Je risquais de la tuer. Je risquais d'avoir encore une crise... Et même sans ça, je serais foutu. Elle irait le gueuler sur les toits. Et les gens se mettraient à se creuser la tête et à se demander ce qui avait bien pu se passer, cette fameuse fois, quinze ans auparavant...

Elle m'a giflé si fort que mes oreilles en ont bourdonné, d'abord d'un côté, puis de l'autre. Elle a continué à me claquer: gauche, droite, gauche, droite... Sans arrêt. Mon chapeau s'est envolé pour aller valser dans un coin. Je me suis baissé pour le ramasser et elle m'a flanqué un coup de genou sur le menton.

J'ai trébuché à la renverse, sur les talons, et je suis tombé, le derrière par terre. J'ai entendu un rire méchant et puis un autre plus doux, en guise d'excuse.

— Vingt dieux, shérif!... Je ne l'ai pas fait exprès. Mais vous m'avez tellement poussée à bout que j'ai vu rouge et...

— Oui, oui, bien sûr... (Je souriais. Je recommençais à voir clair, et j'avais retrouvé ma voix.) Mais oui, madame, je comprends bien, allez. J'étais comme ça, moi aussi, dans le temps. Vous m'avez donné un coup de main?

— Vous... vous allez me faire mal?

— Moi? Mais non, vous rigolez, madame!

— Non. (Elle avait presque l'air déçue.) Je sais bien que non. On voit tout de suite que vous avez un bon caractère, vous.

Elle s'est alors approchée lentement, en me tendant les deux mains.

Je me suis mis debout en lui saisissant les deux poignets d'une seule main et, de l'autre... Vlan! J'ai cogné. Elle a bien failli tomber dans les pommes.

Mais, moi, je n'y tenais pas. Je voulais qu'elle comprenne bien ce qui lui arrivait. Les dents serrées, découvertes dans un rictus, j'ai répliqué:

— Non, bébé. Je ne vais pas te faire du mal. Loin de moi cette pensée! Je m'en vais tout simplement te fouetter le cul à te l'arracher!

J'avais dit ça pour de bon et il s'en est fallu d'un poil que j'y arrive.

Je lui ai tiré le chandail par-dessus la tête et j'ai fait un bon nœud. Je l'ai alors flanquée sur le lit et j'ai arraché son short de nuit qui m'a servi à lui ligoter les chevilles. Après, j'ai défait ma ceinture et je l'ai balancée au-dessus de ma tête pour prendre mon élan.

J'ignore combien de temps ça a duré, combien de temps j'ai frappé avant de reprendre mes esprits. Tout ce que je sais, c'est que j'avais un mal de chien au bras et que ses fesses n'étaient plus qu'une énorme plaie. J'avais aussi une peur folle, une peur à en crever.

Je l'ai donc débarrassée du chandail et lui ai détaché les chevilles. J'ai couru à la salle de bains et je suis revenu avec une serviette mouillée pour la rafraîchir. Je lui ai versé un peu de café entre les lèvres. Et tout le temps, je parlais, en n'arrêtant pas de la supplier de me pardonner, de lui faire les plus basses excuses.

Je me suis traîné à genoux près du lit; je l'ai implorée je ne sais combien de fois... Finalement, ses paupières ont frémi et elle a ouvert les yeux. Elle a soufflé:

— Non, arrête...

— Non. Je ne recommencerai pas. Je vous le jure. Je vous jure, madame, jamais plus...

— Ne parle pas... (Ses lèvres ont alors caressé les miennes.) Ne t'excuse pas.

Elle m'a embrassée, puis elle s'est mise à tirailler ma cravate, les boutons de ma chemise; elle a entrepris de me déshabiller alors que j'avais failli l'écorcher vive!

Je suis retourné chez elle le lendemain et le surlendemain. Je n'arrêtais plus d'y aller. On aurait pu dire que c'était un coup de vent qui ranime un feu mourant. C'est à partir de ce moment-là que je me suis mis à asticoter les gens, mine de rien, à les faire enrager, à défaut de leur faire autre chose. Je me suis mis aussi à envisager de régler le compte de Chester Conway, de la Conway Construction Company.

Je ne prétends pas n'y avoir jamais songé auparavant. Si ça se trouve, j'étais resté à Central City pendant toutes ces longues années, uniquement dans l'espoir de me venger de Chester. Mais sans elle je ne pense pas que j'aurais jamais rien entrepris. C'était elle qui avait réveillé le feu qui couvait. Elle m'a montré de quelle façon je pourrais m'y prendre.

Sans le moins du monde s'en douter, elle m'a fourni la solution. C'était un jour, une nuit plutôt six semaines après notre première rencontre. Elle m'a dit:

— Lou, je ne veux pas qu'on continue comme ça. Tirons-nous de ce sale patelin, nous deux, toi et moi.

— Mais tu deviens complètement folle? Tu te figures que moi, je...

Ça m'avait échappé. Je voulais me reprendre. Mais elle ne m'en laissa pas le temps.

— Allons. Continue, Lou. Je veux te l'entendre dire. Raconte-moi un peu... (Elle se mit alors à imiter mon accent traînant du Sud.) Nous autres, les Ford, on est d'une très bonne famille, vous savez, madame... Nous autres, les Ford, il ne nous viendrait jamais à l'esprit que nous pourrions partager la vie d'une pauvre vieille putain! Songez donc! Nous autres, les Ford, on ne mange pas de ce pain-là, madame!

Il y avait de ça, forcément, et même pas mal. Mais ce n'était pas le principal. Je savais qu'elle n'arrêterait de plus en plus marteau. Je savais que si je n'arrêtais pas bientôt, ce serait foutu. Je finirais à table ou sur la chaise électrique!

— Allez, vas-y, Lou. Raconte. Ou, alors, c'est moi qui vais te dire quelque chose.

— Ne me menace pas, Bébé! J'aime pas les menaces!

— Je ne te menace pas. Je te préviens. Si tu te crois trop bien pour moi, je... je...

— Vas-y! puisque c'est ton tour de parler!

— Je ne voudrais pas te dire ça, Lou, mon chéri. Mais je te préviens que je ne renoncerai jamais à toi. Jamais, jamais, jamais. Si tu te crois en ce moment trop bien pour moi, eh bien, moi, je vais m'arranger pour que tu ne le sois plus!

Je l'ai embrassée longuement. Un baiser rude, impitoyable, car sans même se douter de rien, Bébé

était morte. Et pourtant, en un sens, je n'aurais pas pu l'aimer davantage qu'à ce moment-là.

— Allons, allons, Bébé, tu te mets martel en tête pour rien du tout. Moi, c'était à la question fr que je pensais, tout à l'heure.

— J'ai de l'argent. Je peux en avoir bien plus. Beaucoup, beaucoup d'argent.

— Sans blague ?

— Mais oui, Lou, je peux. Je sais que je le peux ! Il est fou de moi, et il est con comme un balai. parie que si son vieux devinait que je vais l'épouser, il...

— Qui ça ? De qui parles-tu, Joyce ?

— D'Elmer Conway. Tu sais bien qui c'est, pas vrai ? Le vieux Chester, c'est son père.

— Évidemment ! Bien sûr que je les connais, les Conway. Comment crois-tu pouvoir leur mettre grappin dessus ?

On a examiné la question sous toutes ses faces, couchés sur le lit, là, tous les deux ; et au be milieu de la nuit, une espèce de voix m'a murmuré à l'oreille : « *Laisse tomber, Lou. Oublie tout ça ; n'est pas trop tard, si tu arrêtes tout de suite...* » Effectivement, j'ai essayé. Dieu m'est témoin, j' essayé. Mais, tout de suite après, elle m'a saisi la main et l'a fourrée entre ses seins avec for frissons et force gémissements... Alors, ça m'a empêché de laisser tomber.

Au bout d'un moment, j'ai dit :

— Ma foi, probable qu'on pourra trouver un moyen de goupiller ça. M'est avis que si ça ne réuss pas du premier coup, il faudra faire une nouvelle tentative. Sans se rebuter. Patience et longueur o temps...

— Miam, miam, chéri ?

— En d'autres termes, vouloir, c'est pouvoir.

Elle gigoté un peu, et s'est mise à glousser :

— Ah ! Lou, avec tes proverbes à la con ! Tu me feras toujours marrer. A en crever !

... La rue était plongée dans l'obscurité. J'étais un peu plus loin, à quelques portes du bistrot, l'espèce de cloche continuait à me bigler, sans bouger. Il était plutôt jeune, dans mes âges à peu près et portait un costume pas mal du tout, qui avait dû voir de meilleurs jours.

— Alors, dites donc, hé ! mon petit pote... Dites, hé ! Je viens de prendre une sacrée biture bordel ! Si je ne mange pas quelque chose bientôt...

— Quelque chose pour te réchauffer un peu, tu voudrais ?

— Ah ! oui, alors ! N'importe quoi, ce que vous pourrez me donner, ça me...

D'une main, j'ai ôté le cigare de ma bouche, et de l'autre j'ai fait comme si j'allais prend quelque chose dans la poche ; mais je lui ai agrippé le poignet, et je lui ai écrasé mon cigare dans creux de la main.

— Bordel de merde ! (Il a poussé un cri et s'est écarté brusquement.) À quoi vous jouez, bon sang Je lui ai ri au nez, et je lui ai montré mon insigne en lui disant :

— Allez, tire-toi !

— Oui, mon pote, sûr, tout de suite ! (Il s'est mis à battre en retraite à reculons. Il n'avait pas l'a particulièrement effrayé, ni furieux ; on aurait dit plutôt que j'avais piqué sa curiosité.) Un conse mon pote, a-t-il ajouté, vous feriez bien de vous surveiller de ce côté-là, vous savez. Oui, pour s vous feriez bien...

Il a tourné les talons et il s'est éloigné du côté des voies ferrées.

Je l'ai suivi des yeux, le cœur plutôt barbouillé, et pas très d'aplomb sur mes jambes, pour to dire. Puis je suis allé reprendre ma bagnole et j'ai mis le cap sur la bourse du travail.

La bourse du travail de Central City se trouve dans une petite rue, à trois ou quatre cents mètres de la place du palais de justice. L'immeuble n'a rien d'imposant : une vieille bâtisse en briques à un étage ; le rez-de-chaussée est loué à une académie de billard. Les bureaux des syndicats et la salle de réunions se trouvent au premier.

Je suis monté et j'ai parcouru le couloir sans lumière jusqu'au fond où une porte vitrée donnait accès aux plus beaux bureaux de l'immeuble. Une inscription sur le verre dépoli annonçait :

*CENTRAL CITY, TEXAS*  
*Secrétariat du syndicat du Bâtiment*  
*Joseph Rothman, Sec. Gen.*

Rothman m'ouvrit avant que j'aie eu le temps de tourner la poignée. Il me serra la main, en disant :

— Allons dans le fond, nous serons mieux. Je m'excuse de vous avoir fait venir si tard, mais comme vous êtes de la police et tout, je me suis dit que ça valait mieux.

— Oui, vous avez raison, fis-je.

Je m'en serais bien passé, de le voir. La police chez nous est toute du même bord, ou peut-être faut-il dire l'autre. J'avais tout de suite deviné de quoi il voulait me parler.

Rothman était un type d'une quarantaine d'années, petit et trapu, aux yeux noirs perçants, à la tête trop grosse, semblait-il, pour son corps. Il mâchouillait un cigare, mais après s'être assis à son bureau il l'abandonna et se mit à rouler une cigarette. Il l'alluma et souffla un jet de fumée sur l'allumette pour l'éteindre, tout en évitant soigneusement de me regarder en face.

— Écoutez, dit le chef du syndicat. (Il hésita alors un instant.) Écoutez, j'ai quelque chose à vous dire – tout à fait entre nous, je tiens à vous le préciser – mais j'aimerais que vous répondiez d'abord à une question. C'est probablement un sujet assez gênant pour vous, douloureux, même, mais... Dites-moi, Lou, quels étaient vos sentiments à l'égard de Mike Dean ?

— Mes sentiments ? Je ne vois pas très bien ce que vous entendez par là, Joe.

— C'était votre frère adoptif, n'est-ce pas ? Votre père l'avait adopté ?

— Oui, papa était médecin, vous savez...

— Et même un excellent praticien, m'a-t-on dit. Pardon, Lou. Continuez.

— Les Dean et lui étaient de vieux amis. Quand ils ont été emportés tous les deux par cette terrible épidémie de grippe, il a adopté Mike. Ma mère était morte – elle est morte quand j'étais encore tout bébé. Papa s'est dit que ça me ferait un camarade. La bonne pouvait aussi bien s'occuper de deux gosses que d'un seul.

— Oui, oui. Et quel effet ça vous a fait, Lou ? C'est-à-dire, vous étiez fils unique, seul héritier, voilà que votre père amène un autre fils. Ça ne vous a pas contrarié, vous n'avez pas pris ça mal ?

Là, j'ai ri.

— Allons donc, Joe ! J'avais quatre ans à l'époque, et Mike six. A cet âge-là, on ne s'inquiète guère d'histoires de fric ; d'ailleurs papa n'avait pas de fortune. Il avait trop bon cœur pour écorcher ses malades.

— Donc, vous aimiez bien Mike ?

Il n'avait pas l'air autrement convaincu.

— Je ne l'aimais pas « bien » ; je l'aimais tout court. C'était le garçon le plus chic, le plus épata que la terre ait porté. Je n'aurais pas pu aimer un vrai frère plus que lui.

— Même après ce qu'il a fait ?

— Et d'après vous, hein, qu'est-ce qu'il aurait donc fait ?

Rothman haussa les sourcils.

— ~~J'aimais bien Mike, moi aussi, Lou. Mais les faits sont là, n'est-ce pas ? Toute la ville sait qu~~  
s'il avait été un peu plus âgé, il n'aurait pas coupé à la chaise électrique, au lieu d'être envoyé en  
maison de correction !

— Personne ne *sait* rien. Il n'y a jamais eu de preuves.

— Le petite l'a reconnu.

— La gosse n'avait même pas trois ans ! Elle aurait reconnu n'importe qui !

— Et Mike a avoué. Sans compter qu'on a déterré d'autres affaires du même genre !

— Mike avait peur. Il ne savait pas ce qu'il disait.

Rothman secoua la tête.

— Passons. Ce n'est pas ça qui m'intéresse, Lou, mais vos sentiments à l'égard de Mike... Vous  
n'avez pas été un peu gêné quand il est revenu à Central City ? Vous ne croyez pas qu'il aurait mieux  
valu qu'il s'abstienne de reparaître ici ?

— Non. Papa et moi, nous savions que Mike n'était pas coupable. C'est-à-dire... (J'hésitais  
connaissant Mike, nous étions certains qu'il ne pouvait pas être coupable. *(Parce que c'était moi, et  
fait, le coupable. Mike s'était laissé accuser à ma place.)* Je voulais que Mike revienne. Papa aussi. *(  
voulait qu'il soit là pour me surveiller.)* Bon Dieu ! Joe, papa a usé de son influence pendant des mois  
pour faire obtenir à Mike son emploi d'inspecteur municipal à la construction. Ça n'a pas été facile  
étant donné la réputation de Mike, malgré toute la popularité et les relations de papa !

— Tout ça, c'est logique, reconnut Rothman. C'est comme ça que je vois les choses. Mais il fallait  
que j'en aie la certitude. Vous n'avez pas été un peu... soulagé, quand Mike est mort ?

— Pour mon père, ce fut un coup terrible. C'est ce qui l'a tué. Il ne s'en est jamais remis. Quant  
moi, tout ce que je peux vous dire, c'est que j'aurais préféré que ce soit moi, à la place de Mike.

Rothman sourit.

— Ça va, Lou. Maintenant, à mon tour... Mike a été tué, il y a six ans. Il circulait sur un  
poutrelle, au septième étage d'un immeuble en construction, sur un chantier de l'entreprise Conway  
quand il a mis le pied, apparemment, sur un rivet qui traînait par là. Il s'est renversé en arrière  
façon à tomber à l'intérieur de l'immeuble, sur le plancher provisoire. Mais les poutrelles métalliques  
n'avaient pas été garnies de la façon réglementaire. Il n'y avait que quelques planches volantes, par-  
par-là. Mike a dégringolé de toute la hauteur de l'immeuble dans le sous-sol.

J'acquiesçai.

— Oui. Et alors, Joe ?

— Alors ? s'écria-t-il, les yeux fulgurants. Vous me demandez ça, alors que...

— En tant que secrétaire général du syndicat du bâtiment, vous savez que les ouvriers monteurs  
dépendaient de vous. C'était leur boulot, et le vôtre, Joe, de veiller à ce que chaque étage ait son  
plancher réglementaire, au fur et à mesure que la construction s'élevait.

— Voilà que vous parlez comme un avocat ! s'exclama Rothman en frappant sur son bureau. Les  
monteurs ont une certaine responsabilité, d'accord. Conway ne voulait pas poser les planchers  
sécurité, et nous ne pouvions pas l'y obliger.

— Vous auriez dû déclencher une grève !

— Bon, bon, soupira Rothman avec un haussement d'épaules. J'ai sans doute commis une faute  
Lou. J'avais cru comprendre que vous...

— Vous m'avez très bien compris. Inutile de chercher à nous bourrer le crâne mutuellement  
Conway a fait des économies de bouts de chandelle. Vous l'avez laissé faire – pour gagner plus de  
fric. Je ne dis pas que vous êtes coupable, mais je ne l'accuse pas non plus. C'était un accident.

— Ma foi, dit Rothman d'une voix hésitante, il me semble que vous avez une drôle d'attitude, Lou.  
Il me semble que vous prenez la chose d'une façon bien impersonnelle. Mais puisque ce sont vos

sentiments, je ferais peut-être mieux de...

— Je ferais peut-être mieux ! Laissez-moi parler, et ensuite vous n'aurez pas à avoir tant de remords. Il y avait un riveteur là-haut avec Mike, au moment où il a fait le plongeon. Ce riveteur avait fini sa journée normale et travaillait tout seul. Mais il faut deux hommes pour poser un rivet – un qui actionne le pistolet, l'autre qui tient le marteau. Vous allez me raconter qu'il n'avait rien à faire là-haut, mais moi je vous dis que vous pouvez vous tromper. Il n'était pas forcément en train de poser des rivets. Il avait pu monter chercher ses outils, ou quelque chose comme ça.

— Mais vous ne connaissez pas le fin fond de l'histoire, Lou ! Cet homme...

— Si ; je sais. Le gars était un trimardeur, qui travaillait avec un permis. Il était arrivé en ville sans un rond en poche. Trois jours après la mort de Mike, il est parti au volant d'une Chevrolet neuve qui avait payée comptant. Ça la fout mal, mais ça ne prouve rien. Il a pu gagner le fric au cours d'une partie de craps, ou bien...

— Mais, Lou, vous ne savez pas encore tout ! Conway...

— Voyons voir, si je ne sais pas tout ! La société Conway était en l'occurrence à la fois architecte et entrepreneur. Elle n'avait pas prévu assez de place pour les chaudières. Pour les installer, elle allait être forcée d'effectuer certaines modifications que Mike n'autoriserait jamais, on le savait bien, à Conway ! C'était ça le hic ! Sinon, elle aurait eu à faire face à une perte sèche de plusieurs centaines de milliers de dollars.

— Je vous écoute, Lou.

— Alors Conway a assumé la perte. Ça lui a fait mal au ventre, mais il a fait ce qu'il fallait, pas vrai ?

Rothman laissa échapper un rire bref.

— Sans blague ? Moi-même, pourtant, j'ai travaillé comme riveteur sur ce boulot et... et...

— Et quoi ? (Je pris un air intrigué.) Il l'a fait, non ? Sans ça, même sans tenir compte de ce qui est arrivé à Mike, vos syndicats n'auraient pas fermé les yeux sur une situation dangereuse comme celle-là. Vous êtes responsable. On pourrait vous faire un procès. Vous accuser de complicité criminelle. Vous...

— Voyons, Lou... (Rothman s'éclaircit la gorge.) Vous avez mille fois raison, Lou. Naturellement nous n'irions pas risquer de nous compromettre, quelle que soit la somme en cause.

— Évidemment ! dis-je avec un rire niais. Mais vous n'avez pas suffisamment réfléchi à la question, Joe. À ce moment-là, vous vous entendiez bien avec Conway ; mais maintenant, il s'est mis en tête de ne plus accepter les conditions syndicales ; et forcément vous en avez gros sur la patate. Vous aviez soupçonné un crime, je suis bien sûr que vous n'auriez pas attendu six ans pour en parler, pas vrai ?

— Mais oui, certainement ; je veux dire non, naturellement, non ! Jamais de la vie... (Il se mit à rouler une cigarette.) Euh... Dites, Lou, comment avez-vous découvert tous ces détails ? Ça ne vous ennuie pas de me le dire ?

— Oh ! vous savez ce que c'est. Mike faisait partie de la famille, et, moi, je traîne un peu partout. Tout ce qu'on raconte, je l'entends, forcément.

— Hum... Je ne m'étais pas rendu compte qu'on en avait tant parlé. J'ignorais complètement que des bruits de ce genre avaient circulé. Et vous n'avez jamais eu envie de porter plainte ?

— Pour quoi faire ? Il ne s'agissait jamais que de ragots. Conway est un gros entrepreneur, le plus important sans doute du Texas occidental. Il n'irait pas se compromettre dans un assassinat pas plus que vous oseriez garder ça pour vous, si vous étiez au courant d'un crime. Pas vrai ?

Rothman me gratifia encore d'un coup d'œil perçant, puis il baissa les yeux sur son bureau.

— Lou, murmura-t-il, savez-vous combien de jours par an travaille un monteur de charpente métalliques dans le bâtiment ? Savez-vous quelle est son « espérance de vie », comme disent les

sociologues ? Avez-vous déjà vu un vieux monsieur, dans la construction métallique ? Avez-vous jamais pris le temps de songer que, s'il y a toutes sortes de façons de mourir, il n'y en a qu'une seule d'être mort ?

— Ma foi... Non, j'y ai jamais réfléchi. Je ne sais pas où vous voulez en venir, Joe.

— Passons. Ça n'a pas de rapport, au fond.

— J'imagine que ces gars-là n'ont pas la vie facile. Mais voici comment je vois la question, Joe. Aucune loi les force à faire toujours le même métier. S'ils n'aiment pas ça, ils n'ont qu'à faire autre chose.

— Évidemment, il y a du vrai là-dedans. C'est marrant, hein, suffit qu'un type ne soit pas dans un bâtiment pour qu'il voie clair dans ces questions-là... S'ils n'aiment pas ça, ils n'ont qu'à faire autre chose. C'est bon, ça ; c'est même excellent.

— Oh ! vous savez, ce n'est pas grand-chose.

— Pas d'accord. C'est éblouissant. D'une pénétration extraordinaire ! Vous m'étonnez vraiment, Lou. J'avais l'habitude de vous rencontrer en ville, depuis des années, et franchement je ne vous avais jamais pris pour un grand penseur... N'auriez-vous pas aussi une solution pour nos plus graves problèmes, le problème des Noirs, par exemple ?

— Ma foi, c'est assez simple. Moi, je les renverrais tous en Afrique !

— Oui, oui, je vois... je vois, murmura-t-il, et il se leva, en me tendant la main. Je regrette de vous avoir dérangé pour rien, Lou, mais j'ai beaucoup apprécié notre petite conversation. J'espère que nous pourrions bavarder encore, un de ces jours.

— Avec grand plaisir.

— En attendant, naturellement, nous ne nous sommes pas vus. Compris ?

— Oui, bien sûr.

On échangea encore quelques mots, puis il me reconduisit à la porte donnant sur le couloir. Il me jeta un coup d'œil perçant et se tourna vers moi :

— Dites voir. Est-ce que je n'avais pas fermé cette sacrée porte ?

— Il me semblait bien...

— Oh ! y a pas de mal, j'imagine... Lou, est-ce que je peux me permettre de vous donner un petit conseil, dans votre propre intérêt ?

— Mais bien sûr, voyons. Allez-y, tant que vous voudrez.

— Toutes ces salades à la con, vous savez, ça ne prend pas ! Pas une miette !

Il hocha la tête, en rigolant. Il y eut alors une minute de silence. On aurait entendu une mouche voler. Mais il ne voulait plus rien dire. Jamais il n'avouerait rien. Alors, à la fin, j'ai souri, moi aussi.

— Je ne suis pas au courant des « pourquoi » et des « comment », Lou. Je ne sais rien de rien, compris ? Rien du tout. Mais surveillez-vous. C'est pas mal, votre petit numéro, mais méfiez-vous et ne pas trop en remettre, hein !

— Vous l'avez un peu cherché, Joe, dis-je.

— Et maintenant, vous savez pourquoi. Or, moi, je ne suis pas bien malin, sinon je ne serais pas un connard de syndicaliste !

— Bien sûr... Je vois ce que vous voulez dire.

Là-dessus, nouvelle poignée de main. Il m'adressa encore un clin d'œil en hochant la tête et m'enfonçai dans l'obscurité du couloir pour gagner l'escalier...

## IV

---

Après la mort de mon père, j'avais songé à vendre la maison. On m'avait fait plusieurs offres intéressantes, d'ailleurs, car elle se trouvait à la lisière du quartier commerçant du centre ; mais je ne sais pas trop pourquoi, je n'avais pas pu m'en séparer. Les impôts étaient assez élevés et la maison était dix fois trop grande pour moi, mais je n'arrivais pas à me décider à vendre. Un vague pressentiment me conseillait de la garder, d'attendre.

Je suivis l'allée conduisant à notre garage. J'y fis entrer la voiture et coupai les phares. Le garage avait été une grange autrefois et il n'avait guère changé depuis ce temps-là. Installé au volant, moteur éteint, je m'attardai à respirer les vieilles odeurs de foin poussiéreux, d'orge et de paille, tout en rêvassant au temps passé.

Mike et moi, nous avions logé nos poneys dans ces deux stalles de devant, et le débarras du fond avait été notre caverne de brigands. Nous avions accroché des balançoires et des trapèzes à ces mêmes poutres, et nous avons transformé l'abreuvoir des chevaux en piscine. Et là-haut, dans le grenier de fourrage où, en ce moment même, les rats galopèrent dans une débandade générale, Mike m'avait surpris avec la petite fi...

Sur ces entrefaites, un rat poussa un cri perçant.

Je sortis brusquement de la voiture et, par la grande porte à glissière de l'ancienne grange, je me précipitai dans la cour. Je me demandais si c'était pour ça que je m'étais attardé là : pour me punir...

Je rentrai chez moi par la cuisine et traversai toute la maison, en allumant partout, du moins au rez-de-chaussée. Puis je retournai à la cuisine pour faire du café ; après avoir porté la cafetière dans l'ancien bureau de mon père, je m'enfonçai dans son vieux fauteuil de cuir avachi, pour siroter mon café, tout en fumant. Peu à peu, je parvins à me détendre et mon malaise se dissipa.

Papa avait voulu que je devienne médecin, mais il avait peur de m'envoyer en pension ; alors, il avait fait ce qu'il pouvait pour moi, tout en me gardant à la maison. Ça l'irritait, je me souviens, sachant tout ce qu'il m'avait fourré dans la tête, de m'entendre parler et de me voir me comporter comme tous les autres péquenots du bled. Mais avec le temps, quand il a découvert à quel point j'étais gravement touché par la « maladie », il m'a plutôt encouragé à les imiter. C'était ça que j'allais devenir ; il me faudrait vivre et sympathiser avec les ploucs. Je n'aurais jamais qu'un emploi pénard sans danger. Si papa avait pu me trouver autre chose qui me permette de gagner ma vie, je n'aurais même pas été shérif adjoint.

Voilà ce que j'étais, impossible de me transformer. Même si je n'avais couru aucun risque à modifier mon personnage, je ne crois pas que j'y serais arrivé.

J'avais fait semblant pendant si longtemps que c'était devenu tout naturel.

— Lou...

Je sursautai et je me retournai brusquement.

— Lucille ! Qu'est-ce que... ? Bon Dieu ! qu'est-ce que tu fais là ? Où...

— Là-haut, je t'attendais. Allons, ne te fâche pas, Lou. Je suis sortie en douce quand mes parents ont été endormis, et tu les connais.

— Mais quelqu'un aurait pu...

— Personne ne m'a vue. Je suis passée par la ruelle. Tu n'es pas content ?

Je ne l'étais pas du tout, et pourtant j'aurais dû l'être sans doute. Lucille n'avait pas un de ces châssis à la Joyce, mais elle était tout de même bien mieux que ce qu'on trouvait généralement à Central City. À part les moments où elle avançait le menton et plissait les yeux, d'un air de vous dire « Chiche que tu n'oseras pas me contrarier ! » je la trouvais bougrement jolie.

— Mais si, voyons. Je pense bien, que je suis content ! On va remonter, hein ?



Je la suivis dans l'escalier et dans ma chambre. Elle envoya d'un coup de pied dinguer ses chaussures, jeta son manteau sur un fauteuil avec ses autres vêtements et se laissa tomber à la renverse sur le lit.

— Eh bien ! s'écria-t-elle au bout d'un moment, en avançant déjà le menton. Tu parles d'un emballement !

— Ah ! oh ! pardon ! marmonnai-je ; excuse-moi, Lucille. Je pensais à autre chose.

— À autre chose ! lança-t-elle d'une voix frémissante. Je me déshabille pour lui ; oubliant toute pudeur, je balance tous mes vêtements ; et monsieur reste planté là, à penser à autre chose !

— Voyons, mon chou, je ne dis pas ça. C'est simplement que je ne t'attendais pas et...

— Non, bien sûr. Pourquoi m'attendre, après tout, hein ? Puisque tu ne cherches qu'à m'éviter et à trouver des prétextes pour ne pas me voir ! Si j'avais pour deux ronds d'amour-propre, je... je...

Elle enfonça la tête dans l'oreiller et se mit à sangloter, en me gratifiant d'un point de vue sensé sur ce qui était, après celui de Joyce, le plus joli pétoulet de tout le Texas.

Elle jouait la comédie, j'en étais sûr. Joyce m'avait ouvert les yeux sur un tas de trucs de bonnes femmes. Mais je n'osais pas lui donner la fessée qu'elle méritait. Alors je me déshabillai à mon tour et me fourrai au lit avec elle. Je la retournai comme une crêpe pour lui voir la figure.

— Allons, là, là, arrête, chérie. Tu sais très bien que j'ai été occupé comme une fourmi rouge à un pique-nique !

— Non, je ne sais pas. C'est pas vrai ! Tu n'as pas envie de me voir, c'est tout ce que je sais !

— Tu es folle ! Pourquoi veux-tu que je n'aie plus envie de toi ?

— Parce que... Oh ! Lou, mon chéri, tu ne peux pas savoir ce que j'ai été malheureuse...

— Voyons, voyons, Lucille ; c'est complètement idiot, ça !

Elle continua de gémir, en répétant qu'elle était la plus malheureuse des filles, et moi je continuai de la tenir dans mes bras en l'écoutant – il faut savoir écouter, quand on est avec Lucille – et en me demandant comment toute cette histoire avait commencé.

À dire vrai, il n'y avait pas eu vraiment de commencement. Nous nous étions simplement laissés entraîner ensemble, comme des fétus de paille dans une mare. Nos familles avaient vécu côte à côte et nous avons passé notre enfance et notre jeunesse ensemble, dans le même pâté de maisons. Nous allions à l'école et nous en revenions de conserve, et quand nous étions invités à des soirées, on nous collait toujours ensemble. Nous n'avions pas eu à lever le petit doigt. Ça s'était fait tout seul.

Je suppose que la moitié de la ville, y compris les parents de Lucille, se doutait bien qu'ils couchottaient tous les deux. Mais personne ne disait rien, on n'y faisait même pas attention. Après tout, nous devons nous marier, même si nous avons l'air de traîner un tantinet.

— Lou !

Elle me donna un coup de coude.

— Lou, réponds, quand je te parle !

— Hein ? Quoi ?

— Je te dis que nous avons attendu assez longtemps, Lou. Moi, je peux continuer à faire la classe. Nous serions moins à plaindre que la plupart des jeunes ménages.

— Mais... Mais ce serait tout, Lucille. On n'arriverait jamais à rien !

— Quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ma foi, je n'ai pas envie d'être shérif adjoint toute ma vie. Je voudrais devenir, je ne sais pas quoi moi... quelqu'un...

— Quoi, par exemple ?

— J'en sais rien. Ça ne sert à rien d'en parler.

— Docteur, peut-être ? Je trouve que ce serait épatant, Lou... C'est à ça que tu pensais, toi ?

— Je sais que c'est de la folie, Lucille, mais...

Elle éclata de rire. Elle avait la tête qui ballottait de droite à gauche sur l'oreiller tellement elle s'esclaffait.

— Oh! Lou! Ça, alors, ça me dépasse! Tu as vingt-neuf ans, tu... tu ne sais même pas t'exprimer correctement, et... et tu voudrais... Ho, ho, ha, ha, ha!...

Le fou rire la faisait hoqueter. Elle finit quand même par se calmer, et s'écarta de moi. Allongée sur le dos, elle pinçait la courtepoinette distraitemment, du bout des doigts. Je me levai pour aller prendre un cigare et me rassis sur le lit.

— Tu n'as pas envie de m'épouser, n'est-ce pas, Lou?

— J'estime que nous aurions tort de nous marier maintenant.

— Tu ne veux pas qu'on se marie du tout.

— Je n'ai pas dit ça.

Elle me regarda, puis elle baissa les yeux.

— J'ai bien peur que tu sois obligé de m'épouser, Lou. Nous allons être obligés de nous marier. Tu comprends?

— Non. Rien ne peut m'y forcer. Tu n'es pas enceinte, Lucille. Tu n'as jamais couché avec un autre, et ce n'est pas moi qui ai pu t'engrosser!

— Traite-moi de menteuse, pendant que tu y es!

— Ma foi... En tout cas, pas question de faire un gosse. Je ne le pourrais pas, même si je voulais. Je suis stérile!

— *Toi?*

— Stérile ne veut pas dire impuissant. On m'a fait une vasectomie.

— Mais alors, pourquoi faut-il faire toujours si...? Pourquoi te sers-tu de...?

Je haussai les épaules.

— Pour éviter d'avoir à te donner des tas d'explications. En tout cas, pour revenir à notre sujet, tu n'es pas enceinte.

Elle plissa le front et me regarda, pas du tout gênée semblait-il, d'avoir été prise en flagrant délit de mensonge.

— Mais je ne comprends pas. C'est ton père qui a fait ça? Mais pourquoi, mon Dieu?

— Oh! j'étais pas mal déprimé, nerveux, tu sais; alors il a pensé...

— Mais jamais de la vie! Jamais tu n'as été comme ça!

— Il le croyait, en tout cas.

— Il le croyait! Il a fait cette chose terrible! Il t'a rendu incapable d'avoir des enfants, simplement parce qu'il croyait je ne sais quelle sottise! Mais c'est épouvantable! Ça me donne envie de vomir! C'était quand, Lou?

— Qu'est-ce que ça peut faire? Je ne me souviens plus, au juste. Il y a bien longtemps.

Je lui souris et fis courir mes doigts sur la surface légèrement convexe de son ventre. Je lui étreignis un sein, puis ma main remonta et alla se poser sur sa gorge.

— Je crois, murmura-t-elle lentement, que je ferais mieux de rentrer, maintenant.

— Je le crois aussi. Il ne va pas tarder à faire jour.

— Je te vois, demain? Aujourd'hui, je veux dire.

— Ma foi, le samedi, c'est un jour assez chargé, pour moi. Je crois que nous pourrions aller à l'église ensemble dimanche, ou bien nous dînerions tous les deux et...

— Mais tu travailles, le dimanche soir.

— Je ne serai pas retenu trop tard, dimanche. Jusqu'à onze heures, par là. Tu n'as qu'à venir ici m'attendre, comme ce soir, hein? Tu ne peux pas t'imaginer comme je serai content de te voir, je jure!

Sans un mot, elle se leva et entreprit de se rhabiller.

— Je suis navré, tu sais, murmurai-je.

— ~~C'est bon, Lou, dit-elle d'une voix cassante. Ça suffit pour aujourd'hui. Mais dimanche, nous aurons une longue conversation. Tu vas m'expliquer un peu ta conduite de ces derniers mois. Et pas question de mentir ou d'éluder les questions. C'est compris?~~

— Oui, madame, Miss Stanton. Oui, madame.

— Très bien. Alors, c'est réglé. Et maintenant, tu ferais bien de t'habiller ou de te remettre au lit si tu ne veux pas attraper un rhume !

J'eus effectivement une journée pas mal mouvementée. La ville était pleine des habitués poivrot des jours de paye comme chaque quinzaine puisqu'on se trouvait au milieu du mois. Et, par chez nous les pochards provoquent toujours des bagarres. Aussi avions-nous fort à faire, le shérif Maples, ses adjoints et les deux agents, pour maintenir l'ordre.

Moi, d'ailleurs, je n'ai jamais d'ennuis avec les ivrognes. Mon père m'a appris qu'ils étaient susceptibles comme des poux et deux fois plus peureux. Si on ne les bouscule pas ou si on ne les effraie pas, c'est les gens les plus paisibles du monde. On ne devrait jamais engueuler un poivrot disait-il, parce que le gars s'est déjà engueulé lui-même jusqu'à la gauche. De même, on ne devrait jamais braquer un pistolet sur un ivrogne, ni lui flanquer une beigne, car il risquerait de croire sa vie en danger et de se comporter en conséquence.

Je me contentais donc de me balader gentiment dans les rues et de ramener les types chez eux, au lieu de les fourrer au violon, chaque fois que je le pouvais ; ils n'en souffraient pas, et moi non plus. Mais il fallait le temps. Depuis le moment où je prenais mon service à midi, jusqu'à onze heures du soir, je n'avais même pas pu faire la moindre pause pour prendre un café.

Vers minuit, je rentrai chez moi. Je me fis une bonne poêlée d'œufs au jambon et de frites et portai le tout dans le bureau de papa. Je mangeai attablé à son bureau et plus en paix avec moi-même que je ne l'avais été depuis longtemps.

J'avais pris une résolution. Quoi qu'il advienne, je n'épouserai pas Lucille Stanton. J'avais fait traîner les choses pour ne pas lui faire de peine. J'estimais que je n'avais pas le droit de l'épouser. Mais maintenant, j'étais décidé. Si je devais me marier un jour, ce ne serait jamais, en tout cas, avec une petite bonne femme autoritaire à la langue acérée comme un fil de fer barbelé et à l'esprit tout aussi étroit.

Je rapportai ma vaisselle à la cuisine et, après l'avoir lavée, je pris un bon bain chaud. Je me mis au lit aussitôt et dormis comme une souche jusqu'à dix heures du matin.

J'étais en train de déguster mon petit déjeuner quand j'entendis le gravier crisser dans l'allée et en regardant par la fenêtre, je vis la Cadillac de Chester Conway.

Il entra sans frapper – les gens avaient pris cette habitude du temps de papa – et il vint me trouver par derrière, à la cuisine.

— Restez assis, mon garçon, restez assis, me dit-il bien que je n'aie pas fait mine de me lever. Continuez de déjeuner.

— Merci.

Il s'assit et se tordit le cou pour voir ce que je mangeais.

— Il est frais, ce café ? Je crois que j'en boirais bien une tasse. Oui, allez, ouste ! Servez-m'en une tasse, hein ?

— Oui, monsieur, dis-je de ma voix la plus traînante. Tout de suite, monsieur ; à vos ordres, monsieur Conway.

Il n'en fut nullement interloqué. C'était le genre de réponse à laquelle il estimait avoir droit. Il lampa bruyamment une gorgée de café, puis une autre. À la troisième, la tasse était vide.

Je n'avais jamais eu de mal à croire qu'il avait organisé l'assassinat de Mike. Puisqu'il en avait été l'instigateur, il trouvait automatiquement que ce crime était parfaitement justifié.

— Alors ? dit-il en laissant tomber de la cendre sur la nappe. Tout est prêt pour ce soir, hein ? Pas de risque de pépin ? Vous allez me goupiller ça de façon que ça soit réglé définitivement, compris ?

— Je ne goupillerai rien du tout, dis-je. J'ai déjà fait ce que je pouvais, dans la mesure de mes moyens.

— Ne croyez pas surtout qu'on ferait mieux de laisser tomber, Lou. Si vous vous souvenez, je vous ai déjà dit que je n'admettrai pas ça, pas vrai ? Je n'ai pas changé d'avis, vous savez. Si ce bougre d'âne d'Elmer la revoit, impossible de dire ce qui va se passer. Vous allez porter l'argent vous-même à mon garçon. Tout est prêt, dix mille dollars en petites coupures, et...

— Non, lui dis-je.

— ... vous la payez. Ensuite, vous la tabassez un petit peu, et vous l'expulsez du comté.

— Monsieur Conway...

— Parfaitement. C'est comme ça qu'il faut faire, reprit-il en rigolant, ce qui fit trembloter ses grosses bajoues. Vous la payez, vous la tabassez, vous la chassez... Vous vouliez dire quelque chose ?

Je recommençai, lentement, posément, en détachant bien mes mots. Miss Lakeland tenait à revoir Elmer une dernière fois avant de partir. Elle insistait pour que ce soit lui qui apporte le fric, et elle n'avait pas de témoins. Telles étaient ses conditions ; et si Conway voulait qu'elle s'en aille sans histoires, il faudrait qu'il les accepte. Nous pourrions l'arrêter, naturellement, mais dans ce cas elle parlerait, fatalement, et ce qu'elle raconterait ne serait pas très ragoûtant.

Conway hocha la tête d'un air irrité.

— J'ai bien compris tout ça. Pas question d'un scandale. Mais je ne vois pas...

— Je vais vous dire ce que vous ne voyez pas, monsieur Conway. Vous ne voyez pas que vous avez vraiment un sacré culot !

— Hein ? (Il resta bouche bée un instant.) Quoi... quoi ?

— Je m'excuse. Mais réfléchissez une minute. Quel effet ça ferait si on savait qu'un représentant de l'ordre a remis l'argent d'un chantage – et encore, à condition qu'elle veuille bien accepter la somme de ma part. Quel effet vous croyez que ça me fait, d'être mêlé à une sale histoire de ce genre là ? C'est Elmer qui s'est fourré dans ce pétrin ; il s'est alors adressé à moi...

— La seule chose raisonnable qu'il ait jamais faite.

— Et moi je suis ensuite allé vous trouver. Et vous m'avez demandé de voir comment on pourrait la faire quitter la ville sans esclandre. Je me suis exécuté. Mais ce sera tout. Je ne vois pas comment vous pouvez exiger autre chose de moi.

— Ma foi... euh... Non, peut-être pas, mon garçon. Vous avez raison, probable. Mais vous veillerez bien à ce qu'elle parte dès qu'elle aura touché l'argent.

— Ça, je veux bien. Si elle n'est pas partie dans l'heure qui suivra, c'est moi-même que j'évacuerai !

Il se leva et se mit à aller et venir nerveusement. Je le raccompagnai à la porte pour me débarrasser de lui plus vite. Je n'aurais pas pu le supporter plus longtemps. Même si je n'avais pas su ce qu'il avait fait à Mike, c'était déjà assez moche comme ça.

Je gardai les mains dans mes poches et fis semblant de ne pas le voir quand il voulut me serrer la main. Il passa sur le perron, et puis il s'arrêta, indécis.

— Vaudrait mieux que vous restiez chez vous, me dit-il. Je vous enverrai Elmer dès que j'aurai mis la main dessus. Je veux que vous lui passiez un savon. Il faut qu'il comprenne bien. Mettez-lui les points sur les *i*, hein ? Compris ?

— Oui, monsieur. C'est rudement chic de votre part, de me permettre de lui parler !

— Mais non, mais non, de rien, voyons !

Il partit et la porte garnie de toile métallique claqua derrière lui.

\*

Deux heures plus tard, Elmer rappliqua.

Il était grand et tout avachi comme son père ; il s'efforçait d'être aussi autoritaire que lui, mais n'avait pas assez de culot ? Des gars de Central City lui avaient flanqué deux ou trois bonnes

ratatouilles et ça lui avait fait un bien fou. Sa figure bouffie luisait de sueur ; il puait l'alcool à vin pas.

— Il me semble que vous commencez un peu tôt à lever le coude, ce matin, lui dis-je.

— Et après ?

— Après, rien. J'essaie de vous rendre service. Si vous voulez tout foutre en l'air, ça vous regarde.

Il grogna et croisa les jambes.

— Je sais pas, Lou, soupira-t-il. Sais pas trop. Et si mon paternel reste en boule jusqu'à la gauche.

Qu'est-ce qu'on fera, Joyce et moi, quand on aura croqué les dix mille dollars ?

— Voyons, Elmer. Il me semble qu'il y a un petit malentendu. J'ai cru comprendre que vous étiez sûr que votre père finirait par se calmer, avec le temps. Si ce n'est pas le cas, je devrais peut-être prévenir Miss Lakeland et...

— Non, Lou ! Ne faites pas ça !... Merde alors ! Ça lui passera. Ça lui passe toujours. Mais...

— Un bon conseil, tenez. Ne bouffez pas les dix mille dollars. Achetez-vous un petit commerce. Joyce et vous, vous tiendrez la boutique à vous deux. Quand ça marchera bien, vous reprendrez contact avec votre papa. Il verra que vous vous êtes rudement bien débrouillé et vous n'aurez aucun mal à arranger les choses.

Elmer se dérida un tantinet. Oh ! bien peu ! Pour Elmer, le travail n'était pas la solution idéale.

— Je ne veux pas vous forcer, dis-je, mais je crois qu'on s'est bougrement trompé sur le compte de Miss Lakeland. Elle m'a convaincu ; et pourtant, je ne suis pas facile à convaincre. Je me suis drôlement mouillé pour vous donner à tous les deux une chance de prendre un bon départ, mais si vous ne voulez pas...

— Pourquoi avez-vous fait ça, Lou ? Pourquoi vous être donné tout ce mal pour moi et pour elle ?

— Pour me faire de l'argent, peut-être, dis-je en souriant. Je ne gagne pas grand-chose. Je me suis peut-être dit que ça me rapporterait quelque chose, question fric.

Sa face rougeaude vira au violet.

— Voyons, ma foi, je pourrais vous donner un petit quelque chose, sur les dix mille dollars, j'en suppose.

— Oh ! mais je ne voudrais pas vous en priver ! (*Et comment, que je ne voudrais pas !*) Je me disais qu'un homme comme vous devait avoir un peu d'argent à soi. Comment faites-vous pour payer vos cigarettes, et l'essence et le whisky ? C'est votre papa qui les allonge pour vous !

— Des clous, oui ! s'exclama-t-il en sortant une liasse de sa poche. Je touche des tas d'argent.

Il se mit à sortir quelques billets, des coupures de vingt dollars, semblait-il ; il surprit alors mon regard. Je le gratifiai d'un sourire en coin, qui lui disait, comme le jour, que je m'attendais à le voir se conduire en pingre.

— Ah ! Et puis merde ! grommela-t-il en jetant la liasse entière sur la table. Allez, à ce soir !

— Dix heures.

Il se leva et sortit.

Il y avait vingt-cinq billets de vingt dollars dans la liasse. Cinq cents dollars. Maintenant que je l'avais, ils étaient les bienvenus. On a toujours besoin d'un peu d'argent en supplément. Mais je n'avais jamais envisagé de taper Elmer. Je ne lui avais raconté ça que pour dissimuler les mobiles qui me poussaient à l'aider.

Je n'avais guère envie de me faire à manger ; j'allai donc déjeuner en ville. En rentrant, j'écoutai un moment la radio et, après avoir lu le journal du dimanche, je m'endormis.

Oui, j'acceptais peut-être tout ça un peu trop flegmatiquement, mais j'avais tellement repensé l'affaire dans ma tête que je m'y étais habitué. *Joyce et Elmer allaient mourir. Joyce l'avait bien cherché. Les Conway aussi, l'avaient cherché. Je n'étais pas plus vache que la fille qui m'aurait fait passer l'arme à gauche si ça l'avait arrangée. Je n'étais pas plus vache non plus que le type qui avait*

*fait plonger Mike du haut d'un immeuble de sept étages.*

~~Ce n'était pas Elmer qui avait fait le coup, naturellement. Si ça se trouve, il n'était même au courant de rien. Mais il fallait bien que je m'attaque à lui pour punir le vieux Conway. C'était le seul moyen que j'avais. D'ailleurs, c'était celui qui s'imposait. J'allais lui faire exactement ce qu'il avait fait à papa.~~

... Il était huit heures du soir quand je me réveillai. Il faisait une de ces nuits sans lune que j'attendais depuis longtemps. J'avalai une tasse de café, sortis la voiture de l'allée et mis le cap sur Derrick Road.

Ici, au pays du pétrole, on trouve pas mal de maisons semblables à celle des Branch. Dans le temps, c'étaient des ranches ou des fermes ; mais des puits de pétrole ont été forés autour, parfois même jusque sur le seuil, et tout le voisinage s'est transformé en un cloaque de pétrole, d'eau sulfureuse et de boue rougeâtre cuite et recuite par le soleil. L'herbe est morte. Les sources et les ruisseaux ont disparu, mais les maisons sont restées, noires et abandonnées au milieu d'un fouillis de sauges, de tournesols et de sorgho.

La maison Branch se dressait à une centaine de mètres de Derrick Road, au bout d'une allée tellement envahie par les herbes folles que je faillis bien la manquer. J'y engageai la voiture, coupai le contact au bout de quelques mètres, et descendis.

Au début, je ne pus rien voir, tant la nuit était noire. Mais, petit à petit, mes yeux s'accoutumèrent à l'obscurité et j'y voyais bien assez. J'ouvris le coffre arrière et y pris à tâtons le cric et le démonteur de pneu. Puis je péchai dans ma poche un gros clou rouillé et l'enfonçai dans le pneu arrière droit. Il y eut un éclatement sourd, puis un long sifflement.

Les ressorts grincèrent, couinèrent et la voiture s'affaissa rapidement.

Je glissai le cric en place et soulevai la bagnole d'une trentaine de centimètres ; puis je secouai la voiture pour dégager le cric et laissai tout en plan, au milieu du chemin.

Il me fallut cinq minutes de marche pour gagner la maison et arracher une planche à la véranda. Je la posai debout contre un montant du portail, pour pouvoir la retrouver en vitesse, et je partis à travers les champs rejoindre Joyce dans sa petite maison.

— Lou ! (En me voyant, elle avait eu un geste de surprise.) Je ne pouvais pas me douter que tu étais là. Où est ta voiture ? Quelque chose ne va pas ?

— Tout va bien, à part un pneu crevé, répondis-je en souriant. Il m'a fallu laisser la bagnole sur le bord de la route, pas bien loin.

J'entrai nonchalamment dans le salon. Elle vint se placer devant moi et m'empoigna à pleins bras en se collant le visage contre ma poitrine. Son peignoir s'entrouvrait comme par hasard, mais un peu par hasard tout à fait voulu, j'imagine. Elle se frottait contre moi.

— Chéri...

— Et alors ?

— Il n'est que neuf heures ; l'autre imbécile ne sera pas là avant une heure au moins ; et moi, j'ai promis de rester quinze jours sans te voir. Et... enfin, tu sais bien...

Oui, je savais bien. Je n'ignorais pas non plus l'effet que ce truc-là ferait à l'autopsie.

— Ma foi, bébé, je ne sais pas... Je me sens plutôt crevé. Et toi qui t'es faite toute belle...

— Mais moi, je ne suis pas du tout crevée ! Et je me fais toujours belle pour te l'entendre dire. Allez, viens ! Dépêche-toi, pour que j'aie le temps de prendre mon bain.

Un bain. Oui, comme ça, ça irait.

— Tu l'auras voulu, bébé...

Je la soulevai dans mes bras et la portai dans la chambre. Et si vous voulez tout savoir, non, ça m'a un peu gêné, mais ça ne m'a pas gêné le moins du monde, après tout ; car au beau milieu de notre petit numéro, alors qu'on était encore aux soupirs et aux tendresses, elle m'a brusquement repoussé, pour me regarder dans les yeux.

— C'est bien vrai, Lou, que tu viendras me retrouver dans quinze jours ? Dès que tu auras vendu la maison et mis toutes tes affaires en ordre ?

— C'est ce qui est convenu.

— Ne me fais pas attendre, surtout ! Je veux être gentille avec toi, mais si toi tu ne l'es pas, ce se



- [A Wonderful Welcome to Oz \(The Marvelous Land of Oz, Ozma of Oz, & The Emerald City of Oz\) pdf](#)
- [read Infieles y adulterados \(Ilustrados\) for free](#)
- [download online Customizing WordPress](#)
- **[Tribes of the Moon \(Werewolf: the Forsaken\) book](#)**
- [Flow: The Psychology of Optimal Experience pdf](#)
  
- <http://jaythebody.com/freebooks/A-Wonderful-Welcome-to-Oz--The-Marvelous-Land-of-Oz--Ozma-of-Oz----The-Emerald-City-of-Oz-.pdf>
- <http://betsy.wesleychapelcomputerrepair.com/library/Nutrition-for-Healthy-Living--2nd-Edition-.pdf>
- <http://ramazotti.ru/library/Netochka-Nezvanova--Penguin-Classics-.pdf>
- <http://musor.ruspb.info/?library/Tribes-of-the-Moon--Werewolf--the-Forsaken-.pdf>
- <http://test.markblaustein.com/library/Flow--The-Psychology-of-Optimal-Experience.pdf>